

13)- Le MNA a succédé à l'Étoile nord-africaine puis au Parti du peuple algérien (PPA) et au Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (MTLD).

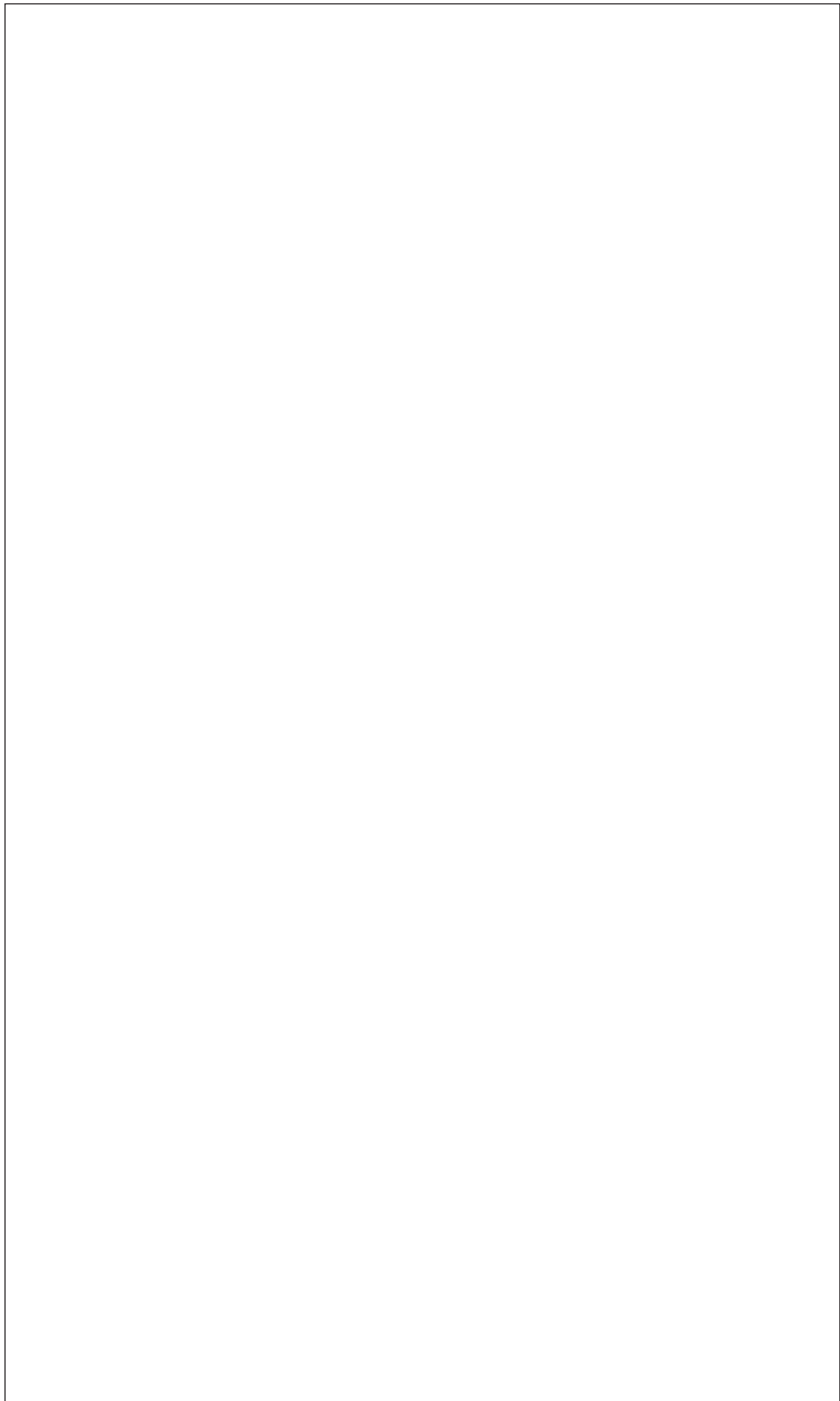
Mouvement national algérien (MNA)⁽¹³⁾ et le FLN. Habité par le sens du complot permanent, il prend des allures de double symétrique du récit officiel algérien, avec ses certitudes inébranlables, ses accusations de collaboration avec la police et ses omissions délibérées. À l'heure où les esprits sont disposés à une sortie des "mémoires de faction", et où des jeunes aux parcours diversifiés se réapproprient avec fierté l'histoire de l'engagement des militants de l'Étoile nord-africaine, *Une autre guerre d'Algérie* crispe au lieu de rapprocher. Son titre lui-même prête à confusion : il ramène la dimension franco-algérienne de la guerre à un conflit parmi tant d'autres.

Profusion d'images, anachronismes et manipulations

L'image devient un enjeu de mémoire qui empiète de plus en plus sur les prérogatives de l'écrit. Et la répétition de certaines images les inscrit dans l'imaginaire collectif. D'où une exacerbation de la bataille des images, et la nécessité de vérifier leur fiabilité dès lors qu'elles prétendent participer du processus d'écriture de l'histoire. Or, les images de la guerre d'Algérie jouent parfois des drôles de tours. En décembre 2000, *Le Monde 2*, supplément du quotidien, publie une photographie ainsi légendée : "La gégène. Sur la table, le générateur d'électricité. L'homme soumis à "la question" est affublé d'un casque servant de masse." Mais, révèle *Le Figaro magazine*, "sur la photo originale, parue dans *Historia* en novembre 1972, c'est un soldat français qui se trémousse au son d'un tourne-disque Teppaz nettement reconnaissable... Les preuves aussi peuvent être 'torturées'", conclut-il avec malice⁽¹⁴⁾. Le 30 octobre 2004, *Le Monde 2* publie à son tour une enquête sur plusieurs images instrumentalisées ou sorties de leur contexte historique précis. Dans un cas, il s'agit d'une séquence filmée qui montre un Algérien sans arme abattu devant sa tente par un soldat français, puis un autre homme tué d'une balle dans le dos sur une route. Ces scènes d'exécution ont été à plusieurs reprises utilisées pour illustrer la répression des émeutes de Sétif et de Guelma en mai-juin 1945. Problème. Elles ont en fait été tournées lors d'autres troubles dans le Constantinois en août 1955, soit dix ans après. Autre cas : des plans de reddition en mai 1945 de "tribus insurgées" à Kherrata, figurant dans le film *Les massacres de Sétif, un certain mai 1945*, de Mehdi Lallaoui et Bernard Langlois, seraient selon l'historien Jean-Louis Planche une scène de "soumission, montée de toutes pièces, destinée à impressionner les populations locales, mais également à convaincre l'opinion française que l'ordre avait été rétabli en Algérie sans violence"⁽¹⁵⁾. Ceux qui ont repris ces images en toute bonne foi ont été abusés. Leur mésaventure, dans la profusion d'images ambiantes, peut semer davantage encore de brouillage dans la profusion d'images ambiante. Elle souligne la nécessité pour les acteurs de la mémoire, les fabricants d'images et les historiens, de confronter leurs travaux dans une dynamique interdisciplinaire, à défaut de faire œuvre commune. ◀

14)- "Une photo en question", *Le Figaro magazine* du 3 février 2001.

15)- "Massacres du Constantinois de 1945 : le double mensonge des images", Sophie Malexis et Simon Roger, *Le Monde 2*, 30 octobre 2004.





La Namibie dans le concert des musiques du monde

Une nouvelle scène musicale est en train de s'épanouir en Namibie. Réalisé grâce au soutien du Centre culturel franco-namibien, un album présente au public international une douzaine de jeunes artistes en vue dans la capitale, Windhoek. Nous en avons rencontré deux, lors de leur passage à Paris.

Alors que la Namibie s'apprêtait à élire librement son nouveau président, Hifikepunye Lucas Pohamba, fondateur et dirigeant de la South West African people organisation (Swapo), avec 76,4 % des suffrages, paraissait en France la toute première compilation d'artistes namubiens jamais publiée sur notre territoire. Ce disque intitulé *A hand-full of Namibians*, produit par le College of the arts de Namibie, a été réalisé grâce au soutien du Centre culturel franco-namibien de Windhoek par le musicien et compositeur français Christian Polloni. À l'occasion de son passage à Paris au mois d'octobre, en compagnie de deux des douze artistes figurant sur cette compilation, une rencontre a été organisée. Les deux chanteurs, Ras Sheehama et Ngatu Kondje Naganyone dit Ngatu ont pu livrer un éclairage concerné sur la réalité des musiques actuelles dans leur pays. Originaires du Nord de la Namibie, ces deux artistes âgés d'une trentaine d'années sont nés en exil dans des camps de réfugiés en Zambie et en Angola, où ils ont grandi. Ils sont revenus vivre en Namibie au moment de son indépendance, en 1990, et sont aujourd'hui basés à Windhoek, condition quasiment nécessaire pour pouvoir exercer leur métier de musicien.

“Peut-être faut-il rappeler que la Namibie a d'abord été colonisée par les Allemands, explique Ras Sheehama. Pendant la Première Guerre mondiale, ils ont dû se retirer. En 1920, après un an de mandat accordé à la Grande-Bretagne, c'est à la minorité blanche d'Afrique du Sud descendant des Hollandais que mandat fut donné pour diriger le pays, finalement annexé en 1949. À partir de cette époque et jusqu'à la chute du régime blanc sud-africain, la Namibie est restée une colonie sous les lois de l'Apartheid. La majorité noire avait créé son organisation dotée d'une aile militaire, la Swapo. Celle-ci disposait de bases arrière en Angola et en Zambie, d'où elle opérait. Les premiers coups de feu ont été tirés le 26 août 1966, entraînant le retrait du mandat de l'Onu, et les combats n'ont plus cessé. La résolution 435 des Nations unies est entrée en vigueur en 1988. Devenue indépendante le 21 mars 1990,